

Opinion



D.R.

Jean d'Aspremont

Professeur des Universités,
École de droit de Sciences Po (Paris)

■ Plus que jamais, le droit international continue d'organiser le monde. Rien qu'en 2025, 327 nouveaux traités et accords apparentés ont été enregistrés auprès des Nations unies.

dales de l'ordre juridique international sont souvent autant d'occasions de réaffirmer solennellement les règles transgressées.

Enfin, il est nauséeux de voir créer la fin du droit international à la suite de sa violation – relativement ponctuelle – à Caracas, alors qu'on n'en a rien dit à l'occasion des violations graves, innombrables, systématiques, planifiées, et continues des règles les plus fondamentales de protection de la personne humaine dans la bande de Gaza depuis deux années et ce, avec la passivité complice (et parfois le soutien actif) de nombreux États du Nord global.

Un segment de l'échiquier politique

L'ineptie qu'il y a à professer la disparition du droit international n'est toutefois pas ce qu'il y a de plus grave dans cette histoire. Clamer la déliquescence du droit international est d'abord un effet de discours recherché précisément par ceux qui veulent le détricoter.

Soyons honnêtes: de nos jours, ce qu'on appelle communément l'ordre juridique international, cela ne plaît pas à tout le monde. Les mots, les catégories, les règles, et les procédures du droit international dérangeant, ennuiant, freinent, frustrant ceux qui veulent déréguler, exploiter, enfermer, ordonner, classer, identifier, délimiter, discriminer, binariser, fixer, exterminer, et guerroyer. Car, oui, le discours sur la mort annoncée du droit international est d'abord un discours véhiculé par un certain segment de l'échiquier politique, notamment dans les États du Nord global.

À cet égard, il est assurément paradoxal que ceux qui s'en prennent ainsi au droit international aujourd'hui aient généralement été généreusement servis par lui pendant des siècles. En effet, après avoir été un outil au service de la colonisation des territoires ultramarins, de l'exploitation des corps déshumanisés des populations non européennes, et de l'acquisition brutale de leur terre, le droit international a assuré la paix entre puissances impériales (et la continuation de la violence dans les colonies), l'accaparement de la nature, l'avènement d'un ultracapitalisme global, une régulation peu contraignante des émissions de gaz à effet de serre, la facilitation des flux infinis de capitaux et l'interdiction simultanée des mouvements de personnes, etc.

Ne l'oublions jamais: le droit international a d'abord été un système de relations au service des colons et des marchands européens, ce dont il porte encore la trace aujourd'hui. Et pourtant, aux yeux de ceux qui veulent s'en défaire aujourd'hui, le droit international (ironiquement, leur allié de toujours) est devenu cet insupportable symbole de résistance pour les opprimés, les exploités, et les groupes vulnérables de Caracas à Gaza, en passant par Téhéran et les eaux de la Manche. Dans ce contexte, même si le *United States Marine Corps* débarque à Nuuk demain, il nous incombe de ne pas céder aux paraboles déclinistes de ceux que le droit international dérange. Ce serait leur rendre un trop grand service.

OPINION

La voix d'un fin silence

■ C'est parce que nous sommes tous habités par une petite voix intérieure que, par-delà nos différences, nous pouvons nous engager ensemble pour un monde meilleur.



CHRISTOPHE BORTELS

Charles Delhez

Jésuite

Dans le récent film *Jean Valjean*, un ermite rencontre M^{re} Bienvenu, celui qui accueillera Jean et l'invitera à une nouvelle vie. Cet homme déclare à l'évêque qu'on peut ne pas croire à la maternité divine de Marie, au tombeau vide du Christ... mais croire quand même.

Croire quand même, n'est-ce pas tout simplement reconnaître qu'il y a en nous plus que nous-mêmes, qu'il y a une petite voix, que tous peuvent entendre, même si, croyant ou non, on peut toujours l'ignorer? En chacun de nous, quelle que soit notre philosophie, notre culture, notre religion, quelque chose murmure. C'est la conscience, non celle d'exister, mais celle qui nous invite à choisir le bien, même quand nous n'y arrivons pas.

Cette voix nous habite avant même tout raisonnement. Augustin, souvent cité par le pape Léon XIV, a cette phrase célèbre: "Au lieu d'aller dehors, rentre en toi-même: c'est au cœur de l'homme qu'habite la vérité." Notre intériorité, disait Confucius, est le point de levier de tout. Une invitation de plus à fuir, au moins de temps en temps, le brouhaha de notre monde contemporain et à être attentif à notre intériorité, comme ces antennes géantes qui scrutent les silences infinis.

Par-delà nos passions

Un personnage biblique illustre cette expérience que peut faire tout être humain, le prophète Élie, l'un des grands de l'Ancien Testament, au IX^e siècle avant notre ère. Après l'épisode très violent du massacre des faux prophètes, se sentant lui-même poursuivi, il traverse le désert jusqu'au mont Horeb et se réfugie dans une caverne. Là, il y eut un grand ouragan, si fort qu'il fendait les montagnes et brisait les rochers, mais Dieu n'était pas dans l'ouragan, lit-on au premier livre des Rois (1 R 19). Après l'ouragan vint un tremblement de terre, mais Dieu n'y était pas. Puis un feu... Ces manifestations impressionnantes étaient comme le symbole de toutes les passions tourbillonnantes qui se bousculaient dans ce prophète. Ensuite, il y eut "le bruit d'une brise légère", d'un "silence subtil", selon les traductions. Ou encore "le son d'un

parler doux" (Jacques de Saroug). Cette voix venait du plus profond de lui-même, d'au-delà de sa violence intérieure.

Dieu se caractérise par sa discrétion et non par une puissance envahissante. C'est alors qu'Élie en fit la véritable expérience. Jusque-là, il s'était trompé de Dieu, il l'avait réduit à ses propres convictions et à sa violence. Il découvrit en lui cette voix discrète, qui l'invite au meilleur de lui-même. Il reprit la route, transformé. "On peut faire beaucoup de bruit pour Dieu, des miracles, des guérisons, des délivrances, des prophéties, faire descendre les flammes sur un holocauste et pour autant, être ailleurs que là où est Dieu", écrit Anne Lécu dans son livre *Élie* (Cerf, 2025).

Par-delà nos divisions idéologiques

C'est parce que nous sommes tous habités par cette "voix de fin silence" que, par-delà toutes nos différences, nous pouvons nous engager ensemble pour un monde meilleur. Cette conviction permet le dialogue entre les religions et la collaboration entre les personnes de bonne volonté, par-delà toutes les divisions idéologiques. Elle est la dignité de tout homme, quelle que soit sa philosophie ou sa religion.

Si le croyant y voit la "rumeur de Dieu", tout homme peut reconnaître en elle l'expression de sa véritable humanité. Socrate ou encore Marc Aurèle parlaient de leur *daimôn*: un mystérieux principe à l'écoute duquel il faut se tenir. "Creuse au-dedans de toi, disait Marc Aurèle. Au-dedans de toi est la source du bien, et une source qui peut toujours jaillir, si tu creuses toujours." Le concile Vatican II verra dans cette conscience "le centre le plus secret de l'homme, le sanctuaire où il est seul avec Dieu et où sa voix se fait entendre".

L'éducation, la religion, ses rites et ses livres sacrés, ainsi que toutes les spiritualités ne font que former à l'écoute et soutenir l'attention à ce "souffle tenu" (Gabriel Ringlet). Grâce à lui, chacun peut distinguer ce qui est juste et ce qui n'est pas, ce qui l'humanise et ce qui le déshumanise. Ce discernement est la grandeur de notre humaine condition.